

24 La bouddhaphilie et les grandes questions de société

Comment positionner la bouddhaphilie face aux grandes questions que posent l'existence et la vie en société ?

Je vous livre ici mes réflexions personnelles. Ce sont elles qui m'ont guidé pour en arriver à redéfinir la philosophie de l'éveil.

La bouddhaphilie et la vie en société	273
L'attitude face aux autres :	274
Le respect	274
L'empathie	275
Les grandes fêtes annuelles	277
Les différentes périodes de la vie	278
L'approche culturelle	279
L'attitude face à la mort	279
L'éveillé face à la mort.....	281
La mort devient un indicateur	282
La mort devient une limite précise	283
La mort devient le but	283
Le sens de la vie	284
La place de la religion dans la société (actuelle).....	286
La sexualité	288
Sexualité et religion.....	288
Sexualité, bouddhisme... ..	290
...et bouddhaphilie	290
Dimension politique	292
Réflexions en vrac	295

La bouddhaphilie et la vie en société

Le lecteur à ce stade, a, je suppose, implicitement compris le sens profond et dénué de toute forme du principe de l'éveil.

Il est idiot, je pèse mes mots, d'inventer des formules toutes faites, des « prières » ou quoique ce soit à réciter par cœur.

Ainsi si un jour un examen était organisé pour juger de l'état d'éveil ou d'ignorance d'un individu, et par là même si une forme devait être mise en place pour juger du fait, n'importe quel individu éveillé pourrait en toute logique la mettre à mal, même si et surtout si cet éveillé a lui-même loupé ledit examen. Car celui qui a atteint l'éveil n'a pas besoin de la reconnaissance des autres, fussent-ils ses pairs.

Le plus grand danger, et cela est très visible en ce début du 21^{ème} siècle, c'est que des individus qui ont certes consacré une part importante de leur vie, qui ont acquis bien des mérites mais qui en fait n'ont jamais atteint l'éveil et largement s'en sont éloignés de par leurs concepts même, qui ne sont que culturels, sont les premiers à vouloir se faire reconnaître et pour cela codifient, jugent de la pertinence et enferment dans une forme ce qu'ils estiment, sur base de leur bonne foi que je ne mets pas en question, être sur la bonne voie d'un but qu'il ne connaissent pas. Ils sont un peu comme des capitaines de navire, investis des espoirs de leurs passagers et équipage et qui les mène vers des rivages précis sans se rendre compte que ce n'est pas leur destination.

Mais leur foi dans cette direction les éblouit et ils sont imperméables aux remises en cause. Très naturellement dans leur conception, ils vont adapter les résultats à leur propre cheminement et mettre en place tout un système qui en toute bonne foi, ici, je le répète, je ne mets absolument pas en cause leurs nobles intentions, ne fait que les leurrer eux et les gens qui ont confiance en eux.

Ceci étant dit, tout est culturel dès qu'il y a échange. Une idée qui échappe à toute forme, à tout dit, à tout code est une idée purement abstraite et impossible à communiquer.

Dans le cadre d'un système philosophico-religieux où se situe le bouddhisme et où il est appelé à évoluer au cours des décennies à venir, il est bien évident qu'il doit colporter une image.

Comment celle-ci peut-elle être fidèle à un système philosophique dépouillé de tout et de toute forme ?

Les réponses peuvent être plurielles. Je pense que la forme culturelle ne doit pas s'attacher à l'éveil mais plutôt à la façon dont Siddhârta Gautama, Bodhidharma et les bouddhas authentiques envisageaient et envisagent la façon la plus digne pour un homme de se comporter.

Pour exprimer simplement mon sentiment, je dirais que l'homme doit vivre sa vie en conformité avec la nature. Voici quelques domaines où je pense qu'il y a des choses à faire :

L'attitude face aux autres,

Les grandes fêtes annuelles

Les différentes périodes de la vie

L'attitude face aux autres :

Lorsque l'homme est en relation avec les autres, alors commence la culture. Ceci pour dire que l'attitude à adopter face aux autres c'est déjà l'attitude face à sa femme, son mari, son ou ses enfant(s), bref ses proches.

L'attitude face aux autres c'est aussi l'attitude face à un individu qu'on rencontre pour la première fois, à un individu qui a vécu dans le même milieu culturel mais aussi face à l'individu qui vient d'un tout autre univers culturel. Les deux mots clefs, la référence absolue tient en ces vocables : - **respect et empathie** –

Le respect

Le respect c'est d'abord par rapport à ses proches et à ceux qu'on estime hiérarchiquement supérieurs. C'est aussi par rapport à l'étranger à sa culture. C'est aussi par rapport à ceux qu'on estime hiérarchiquement inférieurs.

C'est aussi le respect par rapport à des gens avec lesquels on n'est pas en contact mais que l'on sait défavorisés à quelque niveau que ce soit.

Le respect ne s'entend pas par rapport à un système philosophique ou religieux qui nie les droits des personnes. Ainsi une religion ou un système philosophique ne doit pas faire l'objet de la moindre considération s'il bafoue et s'il appelle à bafouer ce qui de façon générale constitue les droits de la personne.

Ainsi une religion ou un système philosophique qui appelle au meurtre, qui méconside la femme ou un groupe ethnique, qui justifie toutes les exactions au nom de son ou de ses dieux ou concepts faites à l'encontre d'une catégorie de personnes humaines, un tel système doit être combattu et ne mérite aucun respect.

Celui qui accepte d'adhérer au projet bouddhophile ou à sa vue des choses doit au contraire consacrer de l'énergie et des moyens à lutter contre de tels abus.

Quand je dis lutter, qu'on ne se méprenne pas, il ne s'agit en aucune façon de recourir à la violence, armée ou pas, il ne faudrait surtout pas au nom de cette philosophie utiliser des moyens qui sont reprochés à d'autres.

Néanmoins il s'agit bien de lutte, mais elle doit être en accord avec la philosophie, c'est à dire non-violente : Je reviendrai plus tard sur cet aspect.

L'empathie

La deuxième idée clef, complémentaire au respect c'est l'empathie.

Qu'est-ce que l'empathie ?

C'est une démarche intellectuelle qui consiste à s'imaginer, se représenter dans la peau de son interlocuteur. C'est, en communiquant avec lui se dire « Et si moi j'étais à sa place, comment est-ce que j'interpréteraient ce que je suis moi-même en train de dire ? »

L'empathie peut être présentée comme la panacée aux problèmes de communication, le grand mal de ces siècles.

L'empathie implique de facto de dépasser son ego. Il ne s'agit pas de faire ici un altruisme tel que prôné dans la religion chrétienne par exemple, où il est plus question de condescendance bienveillante que d'essayer d'adopter le point de vue de l'autre.

Dans l'empathie il n'y a pas de rapport hiérarchisé, de geste destiné à se donner bonne conscience, mais plutôt d'efforts pour se mettre au niveau de l'autre – quel qu'il soit – car ici il n'est pas question de rapport de pouvoir mais bien de niveau de pensée, de réflexion.

Ainsi dans les rapports sociaux où les rôles sont bien hiérarchisés, le patron ou le cadre doit réfléchir en tant que prolétaire et avant même de parler, d'entrer en communication, il doit d'abord se représenter la façon dont son discours sera interprété par son ou ses interlocuteur(s).

De la même manière, celui qui est dépendant de la propriété de production d'un autre doit pour s'adresser à celui-ci ou à un de ses représentants réfléchir en tant que cadre, que patron pour mieux faire passer son discours.

L'empathie n'est pas un moyen de créer, reproduire ou perpétuer un rapport de force. Au contraire son processus aide à prendre conscience des différents aspects d'un sujet, de le voir dans sa globalité en tenant compte du maximum de facettes possibles.

Le même principe – se mettre à la place de l'autre- doit aussi s'appliquer dans tous les rapports de la vie quotidienne, qu'elle soit professionnelle ou familiale. Ainsi l'empathie doit être largement utilisée dans le couple, et de façon plus générale dans les rapports entre hommes et femmes. S'il est bien entendu que les hommes et les femmes sont égaux en droit et en considération mutuelle (ce qui malheureusement est plus théorique que pratique) Il est impossible pour un homme de vivre certains moments exclusivement féminins, tel que les règles, le fait d'être enceinte, d'accoucher ou d'allaiter. De la même façon, la main qui caresse la femme n'est pas ressentie de la même façon que la même caresse prodiguée à l'homme.

De son côté la femme ne peut vivre certains moments typiquement masculin, comme par exemple d'uriner naturellement contre un mur, de bander, d'éjaculer ou même de vivre le ressenti d'un homme qui assiste à l'accouchement de son enfant.

Ce qui est dit concernant les rapports hommes-femmes est largement à mettre en parallèle dans les rapports entre homosexuels et hétéros, avec la difficulté particulière dans ce genre de

La bouddhophilie et les grandes questions de société

rappports que la personne cible, si elle est du même sexe n'est pas affectivement considérée de la même façon.

Ainsi un hétéro éprouve une certaine crainte que certains de ses propos ou attitudes ne soient interprétés par son interlocuteur comme autant d'ouvertures, et donc cette situation risque de bloquer une communication naturellement amicale aux rapports stricts et froids ; et ce dans le seul but de « fermer ».

L'empathie a donc ici deux de ses limites : le fait d'être culturellement ou physiologiquement incapable de se mettre dans la peau de l'autre et la volonté de rester sur des registres différents pour éviter les malentendus.

La façon –peut-être pas la seule, mais je crois une des meilleures- de passer outre ses limites est tout simplement de parler, d'expliquer ses craintes mais aussi ses limites. Combien de petits problèmes quotidiens, de conflits larvés entre des personnes, même au sein du couple, ne pourraient être levés, si simplement on se ménageait des moments pour en parler ? Le dialogue, particulièrement le dialogue préalable est donc une presque nécessité pour établir de bons rapports empathiques. Dire « Moi je suis incapable de me mettre à votre place, d'adopter votre façon de penser » est déjà un phénomène d'empathie et un témoignage de respect de l'autre même si on ne partage pas son point de vue. En effet une telle phrase signifie déjà à elle seule que la personne qui parle a déjà fait l'effort, même si c'est pour en constater l'échec, de se mettre à la place de l'autre. De plus ce genre de réaction, en fonction de son interlocuteur est aussi une ouverture au dialogue et un appel à l'empathie de l'autre

L'empathie, malgré ses limites, a cette particularité qu'elle ne se contente pas de faciliter le dialogue, elle le provoque également.

L'empathie doit être vraie et donc bannir une fausse empathie qui ne serait en réalité que de l'hypocrisie.

Certains rapports sont cependant particuliers et l'empathie ou l'effort d'empathie ne peut pas toujours être mutuel. Tel est par exemple le cas dans les rapports entre adulte et enfant et plus particulièrement entre parent et enfant ou dans les rapports avec des handicapés mentaux.

Dans beaucoup de cas la limite de l'empathie est cependant culturelle. Entendez par là l'incompréhension due à des références aux normes et à des valeurs différentes. Pour donner un exemple, je citerai le mot « dieu ». Selon que l'on s'adresse à un chrétien, un musulman, un hindouiste, un animiste, un agnostique ou un athée ce mot avec tout ce qu'il véhicule de signification, de symboles sera compris différemment.

Mais là particulièrement le fait de se mettre au diapason de son interlocuteur aide d'abord à mieux comprendre son point de vue, ensuite à trouver des arguments qui auront plus d'effets car plus directement assimilables par son interlocuteur.

L'empathie est une gymnastique de l'esprit (une habitude à laquelle il faut s'entraîner) qui apporte une réponse à bien des problèmes de communication.

Les grandes fêtes annuelles

Dans la société occidentale à laquelle j'appartiens, l'organisation du travail et par la suite des périodes de repos est modulée en fonction des convictions religieuses chrétiennes qui ont des siècles durant dominé la société.

Néanmoins, à y regarder de plus près, certaines fêtes chrétiennes ont en réalité été calquées sur des fêtes préexistantes et qui se sont perpétuées à travers les siècles depuis bien avant l'avènement du christianisme.

La principale fête chrétienne est la Noël.

La Noël symbolise la naissance de l'espoir. Cet espoir, c'est la naissance de Jésus Christ, né pour sauver le monde. On ignore le jour exact de sa naissance, même l'année est sujette à controverse mais les autorités religieuses du début de l'ère chrétienne ont placé ce jour en fonction du solstice d'hiver, période où le rallongement du jour par rapport à la nuit est sensible.

Le principal symbole de la Noël, c'est le sapin, un arbre qui reste vert en hiver et par là symbolise la victoire de la vie sur l'aspect de mort que représente l'hiver. Le sapin c'est le symbole de ce renouveau dont l'origine est druidique, peut-être même plus ancienne. De tous temps semble-t-il l'homme a fêté le retour du temps chaud constaté par le rallongement des jours. En fonction des moyens de mesure, la date du 25 décembre a été retenue comme celle du premier jour où les observateurs préhistoriques ou de l'aube de notre histoire ont pu mesurer avec leurs moyens un rallongement de la clarté du jour.

On sait bien sûr aujourd'hui que le solstice d'hiver est le 21 décembre.

Ce qui est à retenir, c'est que cette fête marque le retour des beaux jours.

Une autre fête importante dans le passé mais qui aujourd'hui a perdu de sa valeur, c'est la saint Jean, fêté juste six mois après et qui symbolise la fête des moissons, et par là l'abondance qui permet de vivre bien. C'est le solstice d'été.

Les deux autres fêtes importantes ont aussi trait avec des événements naturels : le mercredi des Cendres quarante jour avant Pâques était (et est) dignement fêté la veille, jour du mardi gras.

Ici aussi la religion dominante a repris à son compte une fête ancestrale, et d'ailleurs quasi universelle (en fonction de l'hémisphère) et qui fête le jour de la fin de l'hiver. Cette période du mardi gras voit un peu partout des actes symboliques de la destruction de l'hiver : brûler le bonhomme hiver, lui qui apporte le froid, la souffrance, la disette et la mort.

Traditionnellement la période qui suit l'hiver, si elle est intense dans l'agriculture ne porte pas encore ses fruits. C'est la période où les réserves diminuent, s'épuisent et où il fallait au temps jadis souvent se serrer la ceinture. Cette période est, elle aussi, récupérée par la religion chrétienne comme celle du carême qui se termine par la mort puis, tout de suite après la renaissance de Jésus, à une période qui correspond aux premières récoltes du blé d'hiver.

La bouddhaphilie et les grandes questions de société

La dernière fête importante c'est celle de l'espoir d'une renaissance alors que s'approche la noire période de l'hiver. Cette fête c'est la Toussaint, elle aussi préexistante à la même époque à la religion et dont le but, à travers des déguisements, des betteraves ou des citrouilles entaillées en grimaces horribles était d'exorciser l'hiver.

Tout ceci pour dire que depuis des temps immémoriaux, les moments clés de la rotation de la Terre autour du soleil, les deux solstices surtout et les deux équinoxes (de façon moins précise) ont donné lieu à des fêtes et qu'il faut, en leur rendant leur caractère originel lié aux saisons fêter dignement ces moments clés.

Et pourquoi pas dans l'absolu, réorganiser le travail en fonction de ceux-ci par exemple en redistribuant, sans pour autant en modifier la durée totale, les jours de congé en rapport avec les fêtes de saison ?

Dans d'autres pays sur d'autres continents il est assez remarquable que quelle que soit la raison invoquée, les fêtes sont souvent liées aux changements de saison ou aux variations climatiques.

Les différentes périodes de la vie

Dans la vie un individu est appelé à franchir plusieurs étapes importantes. Il est important de marquer celles-ci par des fêtes qui marquent le passage –qui dans les faits est souvent transitoire- d'une étape à l'autre.

La première fête, c'est bien sûr celle de la naissance. Si elle est tout à fait inconsciente pour le bébé qui vient de naître, il en est autrement pour son entourage. De plus la fête de la naissance est aussi celle de la maman. Elle peut de plus consacrer l'union de l'homme et de la femme mais je pense que la fête de la naissance doit surtout être celle de la maman et de son enfant.

Les anniversaires sont toujours des moments de retrouvailles de ceux qui sont proches.

Le passage de la petite enfance à l'enfance, quoique très progressif et variable d'un enfant à l'autre doit être marqué. Concrètement cet événement doit marquer le passage de l'état de non conscience de l'enfant à celui des premiers souvenirs. Au fait, de quand date votre premier souvenir ?

La période va de quatre à six ans. Cette période est très importante dans l'hindouisme et la vision classique mais erronée du bouddhisme qui situe la réincarnation vers cet âge-là. Personnellement je ne commenterai pas d'avantage cet aspect de la chose, mais peut-être cette évolution de la formation du cerveau, celle des premiers souvenirs, est-elle à associer avec ce besoin de « remplissage » de vie.

La période qui passe de l'enfance à l'adolescence. Classique cette période fait déjà l'objet de nombreuses fêtes, parfois liées à la souffrance. De la communion solennelle à l'excision du prépuce par exemple.

Enfin vient le moment où il convient d'assumer ses responsabilités en tant qu'adulte. Quoique l'union libre fasse de plus en plus d'adepte, cette période se caractérise souvent par la fête du mariage. Peut-être serait-il intéressant de fêter cette étape oh combien importante par une fête propre hors mariage !

L'approche culturelle

La conscience éveillée est le résultat d'une réflexion poussée à son paroxysme. Tout être capable d'une réflexion élaborée et qui a le courage d'aller au bout de cette réflexion en matière de connaissance de soi et du monde qui l'entoure est capable d'éveiller sa conscience et par-là de devenir bouddha, et cela indépendamment du sexe, de la race et même de façon plus subtile, du processus de pensée et de représentation.

Après avoir fait l'apologie de l'empathie, certaines questions restent ouvertes : Peut-on se mettre dans l'esprit (« dans la peau » n'est pas le niveau adéquat) d'un chinois ou d'un indien d'Amazonie ?

Celui qui s'imagine cela se trompe. La simple représentation mentale des objets qui nous entourent est différente selon le processus de pensée.

La pensée évoquée par le mot écrit est différente selon le type d'écriture : au moyen de lettre, tout à fait abstrait, sans aucun lien avec l'objet mais dont l'agencement forme un mot unique (en dehors des homonymes) ou d'idéogramme qui par association de symboles désigne l'objet.

Il n'y a pas de culture unique, de façon d'appréhender le monde qui nous entoure unique, mais une diversité d'approches qui forme le creuset de la liberté en même temps que l'enchaînement de l'esprit : il est pratiquement impossible de prendre du recul par rapport à sa propre culture.

L'attitude face à la mort

S'il est un sujet particulièrement grave à aborder, c'est bien celui de la mort. C'est un sujet qui fait peur, dont on veut éviter le rappel qui sonne comme le glas de sa propre vie, on évite de parler de la perspective de la mort car on préfère l'ignorer, faire comme si elle n'existait pas, tout au plus pour d'autre, mais la question qui dérange vraiment c'est :

Et votre propre mort, qu'en pensez-vous ?

Dans le bouddhisme, pratiquement toutes écoles confondues, avec une exception notable pour le bouddhisme tibétain, l'éventualité de la mort, celle des autres mais aussi la sienne est regardée en face. À nouveau ici il faut faire la distinction entre l'idée hindouiste de la réincarnation (de la transmutation) et l'idée de la mort dans le bouddhisme.

Le bouddhisme à l'origine se soucie peu de la forme « après la mort » Du fait qu'il est apparu au milieu de la culture brahmanique donc hindouiste, le bouddhisme a « grandi » dans une civilisation bercée par l'idée de la réincarnation ou plus exactement de la transmutation. À

La bouddhaphilie et les grandes questions de société

partir de là une assimilation erronée va avoir lieu et aujourd'hui encore pour beaucoup de gens, l'équation se résume à « bouddhisme égale réincarnation », ce qui est faux.

Dans sa compréhension originelle, loin de toute forme culturelle qui ne peut que dénaturer l'essence de l'éveil, l'acceptation de la mort, à commencer par celle de sa propre personne est sans doute le pas essentiel à franchir pour approcher de la connaissance profonde de son être.

Accepter sa propre mort est beaucoup plus impliquant que ce que les termes laissent paraître. Accepter sa propre mort, c'est admettre que rien, strictement rien- si ce n'est des atomes appelés à se recomposer- ne restera de ma personne. Le sujet a déjà été abordé plusieurs fois au cours de cet ouvrage.

Accepter sa propre mort, c'est rejeter toute possibilité de survie de son ego, de son « âme ».

C'est facile et vite dit. En réalité, pour la plupart des gens, pour vous sans doute, cette simple idée de la mort est pratiquement hors de l'entendement. Quelle attitude ont la plupart des gens face à la mort, quelle attitude avez-vous face à votre propre mort. Sans doute n'êtes-vous jamais allé au bout des choses, au bout de votre réflexion, peut-être même n'y avez-vous jamais pensé, si ce n'est de façon négative (suicide). S'il est assez facile de concevoir la mort de l'autre, qu'il soit aimé, haï ou qu'il laisse indifférent, la mort de l'autre est, si pas toujours du moins souvent, considérée comme extérieure et vécue en tant que manque, c'est à dire de façon égocentrique.

Quand on envisage sa propre mort, c'est souvent de façon négative.

Qu'est-ce qu'envisager sa mort de façon négative ?

On pense à se donner la mort quand sa situation est devenue, au sens propre, invivable. À ce moment la mort, envisagée sous forme de suicide, apparaît comme la seule échappatoire pour sortir de l'impasse de sa vie. En fait la mort n'est pas non plus reconnue en tant que telle, mais l'idée dominante à ce moment-là est de sortir d'une situation : on ne se donne pas la mort, on trouve un moyen d'échapper à une situation

Il est excessivement rare de rencontrer une personne qui a sérieusement envisagé sa mort, son état physiologique de cadavre avec la tête froide et les idées claires.

Dans notre société occidentale, essentiellement matérielle, la mort le plus souvent est purement et simplement niée. Dans nos sociétés, on ne meurt pas, on consomme, et de ce fait même la mort de l'autre est objet de consommation : Cercueil, cérémonie et rite, emplacement, assurance décès, taxes, tout est question de commerce, d'argent.

Je ne compte pas m'étaler ici sur les sentiments qu'on peut éprouver à la mort d'un proche, d'un être aimé.

Mais même l'analyse de cette conception après la mort d'un proche est intéressante. Combien de veufs ou de veuves ne portent-ils (elles) pas le deuil bien des années après la mort de l'être aimé, combien ne vont pas régulièrement au cimetière, non pas pour se recueillir pieusement, mais pour parler, dire des confidences, demander conseil au cher disparu. On peut voir là une

façon de nier, non pas simplement sa propre mort mais aussi celle de l'être aimé. On porte le deuil, on ne le fait pas.

Dans certaines tribus amazoniennes, lorsque le mari meurt, la femme se fait raser le crane. Lorsque les cheveux ont repoussé son deuil est terminé et elle peut refaire sa vie. Dans nos « tribus » occidentales, outre le comportement que je cite plus haut le deuil prend des formes bien diverses. Ainsi à en croire certains films américains, une personne qui perd l'être réellement, tendrement aimé se console le soir même dans les bras d'un ou d'une autre. C'est certes un cas aussi extrême que le premier (le deuil sans fin) mais il faut admettre que la plupart du temps, le deuil d'un être cher a une durée satisfaisante. La question reste pour l'époux ou l'épouse fidèle devenu(e) veuf(ve) de savoir quand exactement terminer son deuil, c'est à dire reprendre sa vie normale, et pourquoi pas sortir, rencontrer d'autres personnes, refonder un foyer. À ceux-là (celles-là) je suggère de se raser les cheveux et lorsqu'ils ont repoussé suffisamment (selon le look qu'ils/elles désirent) de terminer leur deuil. Évidemment celui qui aime les cheveux coupés courts pourra trouver ce temps un peu court.

Ceci dit, la mort d'un proche est ressentie, elle est vécue par l'absence mais elle est extérieure.

L'approche que je fais ici n'est pas extérieure, entendez qu'il ne s'agit pas de la mort d'un ou d'une autre mais de « sa mort personnelle ». Que constate-t-on ? Que la plupart de temps la mort est niée.

Comment nie-t-on la mort ?

La première réponse, la chape de plomb qui empêche la vérité –simple, presque stupide– d'émerger a un nom : la foi et derrière elle la religion.

Ainsi l'idée de la mort est sublimée, elle est codifiée en fonction de croyances qui occultent la réalité de la fin pure et simple de la vie et de l'ego qui la soutenait. Tout cela par le truchement d'univers matériel ou non dans lesquels l'essence de la personne, c'est à dire l'ego, réapparaît. Ces formes s'appellent paradis ou réincarnation peu importe, le message est rassurant : « Je me survivrai ».

Face à cette attitude de négation de la mort, il y a l'acceptation pure et simple.

Dans ce cas, il faut considérer son moi comme quelque chose de « soudain » et qui a une existence propre et unique tant que ce moi existe, avant rien, après rien.

L'éveillé face à la mort

Dans le cadre de l'éveil dénué de toute symbolique, loin de tout mysticisme, de toute recherche d'une échappatoire, la mort, c'est à dire ma propre mort ou la vôtre, a une importance primordiale.

La bouddhaphilie et les grandes questions de société

La mort, envisagée sous son aspect humain, la mort devant laquelle on est nu, et ce quelle que soit l'accumulation de richesse, de bienfaits, d'actions faites dans le but d'être récompensé, la mort devant laquelle je suis nu ouvre les yeux.

À partir du moment où ma propre mort est envisagée sous forme de ce qu'elle est, le passage d'une entité vivante (moi) à l'état de cadavre (les autres voient mon corps sans vie), loin de toute idée de survie de mon ego, la mort est pleine pour moi, pour celui qui l'aborde à bras le corps, d'enseignements.

La mort devient un indicateur : celui d'une fin.

La mort devient une limite précise, irrévocable, irrémédiable.

La mort devient le but de ma vie.

La mort devient un indicateur

Lors de la naissance, aucun être n'a conscience de la vie qui commence. Qu'il s'agisse d'un être humain, d'un animal ou d'une plante, aucun ne « se dit » à la naissance : « Quelque chose commence : ma vie ».

Néanmoins tout être humain, tout animal, toute plante est d'office condamné à mort dès l'instant où il naît.

La vie n'est que l'espace compris entre ce moment de la naissance et ce moment du décès.

Infiniment brève et minuscule au niveau de l'univers. Immense et formant un tout au niveau de l'être.

L'être humain n'est pas conscient qu'il vit, qu'il existe au moment de la naissance. Cette conscience ne viendra, tout en douleur et en douceur, qu'au fil des expériences de la vie. Et encore sans parler du sentiment pleinement et clairement conscient, exprimé ou exprimable qu'on vit. Certains meurent sans jamais en avoir eu conscience nettement.

Néanmoins pour ceux qui acquièrent suffisamment de maturité en la matière, la conscience plus ou moins pleine de la vie émerge. Cela ne va pas sans mal, et souvent la vie a des cotés désespérants mais aussi ses petites joies régulières et ses grands moments. Chacun la voit avec ses yeux et selon la façon d'envisager son présent mais plus encore son avenir certains seront optimistes et d'autres pessimistes. De temps en temps, à l'occasion d'un enterrement, d'une catastrophe on réfléchit au fait que la vie n'est pas éternelle.

La mort même si consciemment ou inconsciemment on refuse de l'évoquer apparaît comme une étape absolument irrévocable.

De plus, dans la logique du développement, qu'il soit humain, animal ou végétal, la mort est l'aboutissement d'une décrépitude. On naît, on se forme, on est dans la fleur de l'Age, on vit sa vie ensuite on décline presque imperceptiblement puis le corps ou la tige, usé, meurt.

Dans cette vue des choses la mort apparaît comme l'achèvement de la vieillesse.

La vieillesse est encore le meilleur moyen qu'on a pour ne pas mourir disait mon médecin.

La mort devient une limite précise

À partir du moment où « on » accepte la mort, où j'accepte ma mort, où tu acceptes ta mort, celle-ci prend un sens différent.

Loin des idées néfastes, déprimantes qui ne sont qu'un des aspects de la négation de la mort, la pleine conscience de sa mort, de l'échéance irrévocable est très positive.

Si je compte construire une maison mais que ni les miens ni moi-même ne sommes menacés par des intempéries ni par l'éventualité d'une agression ou d'un vol, bref si la construction de la maison ne représente qu'un plus non indispensable, il y a fort à parier que, la motivation faisant défaut, la construction va prendre longtemps et que la qualité de la construction, qui ne doit pas répondre à des contraintes va vraisemblablement laisser à désirer.

Par contre, si je suis à la rue et que le mauvais temps menace, je sais que j'ai intérêt à faire rapidement ma maison. Si de plus j'ai conscience des risques de tempêtes, d'agressions, de vol je ferai en sorte que ma maison soit non seulement rapidement construite, mais aussi bien construite.

Il en va de même avec la mort. Si j'ai conscience de ma mort, je vais construire ma vie en ayant en tête que celle-ci devra être bien bâtie avant l'arrivée de ma mort.

La mort, ma mort me fait prendre conscience que « je n'ai pas tout mon temps pour faire ce que je veux ».

La mort devient le but

Puisque ma mort est irrévocable, irrémédiable, non par choix, non par option mais par nature et que j'en ai bien conscience, je sais qu'à l'heure de celle-ci j'aurai, si elle est consciente, l'occasion de faire l'ultime bilan de ma vie.

Il est à noter ici ce souhait, hors du commun de la conscience de la mort. En effet pour celui qui accepte sa mort sans appréhension, celle-ci loin d'être considérée comme un malheur, une chose imposée et désagréable, est considérée comme l'occasion de faire le bilan complet.

Ne croyez surtout pas que cette conception rejette ce bilan à une date lointaine, incertaine, quasi irréelle.

La mort a cet aspect particulier qu'elle peut survenir n'importe quand. Ainsi l'ultime bilan n'est pas sans arrêt reporté aux calendes grecques mais au contraire devient quelque chose de régulier. Certes pas quotidien, auquel cas il perd son aspect analyse globale, mais bien régulier, en gardant toujours la dimension « Être prêt pour le bilan de synthèse ».

Ainsi la mort n'est pas cette entité mystique, hors de moi, armée d'une faux, mais bien un but en soi : quel que soit le moment, me sentir prêt à affronter le bilan de ma vie.

La bouddhaphilie et les grandes questions de société

En fonction de ce but, je vais construire ma vie, choisir mes priorités et les valeurs qui me tiennent à cœur.

Avant de terminer ce chapitre sur la mort, je voudrais vous faire partager une constatation à priori contradictoire à tout ce que je viens de dire : La mort n'existe pas.

Ne croyez pas à un brusque revirement à une (saine ?) tentative de nier ma propre mort, non.

La mort n'existe pas car d'un côté celui qui était n'est plus : il ne pense plus, n'analyse plus, ne communique plus etc, donc pour le mort, la conscience qu'il est mort n'existe pas. Simplement il y a un cadavre inerte et sans pensée.

Pour ceux de son entourage, il en va tout autrement : en effet eux voient le mort, en sont conscients mais n'intègrent pas cet état : Eux sont toujours vivants, ils voient donc la mort comme quelque chose d'extérieur : ils voient le corps gisant d'un être aimé (ou pas, peu importe). Pour eux la mort est extérieure.

Donc d'un côté il y a un cadavre sans conscience, de l'autre des gens pour qui la mort est extérieure : la mort, en soi n'existe pas.

Tout au plus peut-on dire que pour le mourant, la conscience de sa mort est le dernier moment où il est encore vivant avant de décéder, mais à ce moment il n'est pas encore mort.

C'est un moment particulièrement important pour qui ne craint pas la mort.

Le message post-mortem qu'on peut laisser tient dans cette épitaphe que je souhaite laisser sur ma tombe.

Je suis mort, mais toi, tu vis

Le sens de la vie

Toutes ces réflexions nous conduisent naturellement à reconsidérer le sens de la vie.

Le zen prône essentiellement une considération nulle de l'individu qu'on peut tout à fait comparer à l'approche existentielle du 20^{ème} siècle en occident. L'existence humaine en soi n'est quelque part qu'un accident biologique et peu importe pour le pratiquant de s'intéresser aux notions d'éveil, de la réalité au delà de la réalité palpable. La vie est un tout, mais un tout non situé et surtout elle est un tout en soi.

Dès qu'il n'y a plus de vie, il n'y a plus rien.

La bouddhaphilie et les grandes questions de société

Le fait que la vie constitue un ensemble en soi non situé implique qu'il n'y a pas d'avant ni d'après autrement elle serait située. La conception zen de la vie tient tout entière dans ce principe.

L'éducation zen des samouraïs au Japon a largement utilisé ce principe du tout en soi non situé. Pour les Daïmios, les chefs militaires et spirituels des samouraïs, l'idée exploitée était que la vie étant un tout en soi, l'idée de supprimer ce tout n'avait aucune conséquence puisqu'il disparaissait entièrement sans amour ni haine ni rancœur.

Ce principe bien sûr s'adresse à la vie qu'on ôte mais aussi à sa propre vie.

S'il faut trouver une image pour comparer cette conception, ce serait celle de la bulle de savon : tout comme la vie, elle peut être plus ou moins grande, plus ou moins colorée, mais dès qu'elle a éclaté il ne reste plus rien si ce n'est un peu de savon dispersé dans le cas de la bulle de savons, et d'un corps inerte dans le cas de la vie, mais rien de ce qui l'animait.

Et tout le cinéma, les buts, les espoirs, les attentes se situent à l'intérieur de cette bulle et disparaissent en même temps qu'elle.

On est très loin dans cette conception d'une idée de rémanence quelconque de l'esprit. Ni réincarnation, ni transmutation, ni paradis, ni enfer. Tout simplement pfft (plus rien).

La conception de la vie, comparable à une bulle de savon dont il ne reste rien si ce n'est un contenant inerte, le corps, après la mort est une des bases incontournables pour parvenir à l'éveil. En effet, tant que l'esprit est ébloui par une quelconque idée de rémanence ou de permanence de l'ego, il ne peut et il ne sait pas avoir de vision claire. Toute conception de la nature profonde de son être sera considérée par rapport à cette idée de rémanence, en fait d'éternité de son ego et toute expérience, toute tentative d'ouverture vers la connaissance de ce qui est, passera au travers de ce filtre qu'est l'idée de rémanence de l'être et bien sûr, cette idée oh combien séduisante ! qu'il restera quelque chose de moi –de soi – après ma mort, après la mort. Ceci égare l'esprit de la connaissance profonde et temporaire (puisque'il n'y pas de rémanence) de la vraie nature de mon être (de l'être) derrière l'ego.

À l'échelle de l'homme, bien sûr, cette conception de la vie comme un tout en soi non situé est désespérante. On retrouve à juste titre ici l'idée existentialiste d'une vie sans but, d'un ego qui n'est qu'une aberration biologique.

Deux planètes qui se rencontrent forment un cataclysme qui aboutit à leur destruction, de même deux gamètes qui se rencontrent aboutissent à la création d'un être vivant.

La forme est différente, le résultat est différent, le processus est le même. Pour comprendre ceci il faut cependant faire un effort surhumain, et le terme est bien approprié, il faut dépasser sa dimension d'homme, d'animal pensant pour se rendre compte que, non pas au niveau de l'univers tout entier contenu dans la bulle de savon, mais bien à celui qui lui échappe (à la bulle) l'idée de deux planètes ou deux étoiles qui se rencontrent est au même niveau que deux gamètes qui s'interpénètrent dans l'utérus d'une femme.

La bouddhophilie et les grandes questions de société

Une fois admis cette relative importance ou relatif néant que représente la vie, la façon de l'appréhender est radicalement différente de ce que je disais plus haut, à savoir que cette conception est désespérante.

En effet la vie n'apparaît plus comme quelque chose de transitoire, ni d'important, ni ayant de la valeur en soi mais bien comme une sorte de cadeau que l'esprit se fait à lui-même.

Dès lors la vie est considérée dans son ensemble avec une limite précise : la mort. Ce cadeau il appartient à chacun de le rendre plus ou moins, ou pas du tout agréable. *Enfin « il appartient à chacun », c'est plus facile à écrire qu'à mettre en pratique...*

Dès lors il n'est plus question de désespoir, ni même d'espoir, mais bien d'agrément. L'esprit à ce stade est libre car il ne vit plus en fonction de quelque chose de vaguement défini, d'une autre forme à laquelle il doit plaire mais en fonction de ses propres aspirations. Il peut avec le même détachement décider de consacrer sa vie à une passion, aux autres, à un travail, à des loisirs, à laisser un patrimoine à ses enfants, il peut s'inventer des buts mais à la différence de l'aliénation culturelle et religieuse, il est conscient des limites : C'est sa propre conception de ce qu'il estime digne comme vie avec une échéance inévitable, définitive et alors pleinement consciente : sa mort

Mais bien évidemment pour le comprendre, il faut faire un effort sur-humain.

La place de la religion dans la société (actuelle)

Tout, depuis des siècles, est fait pour occulter l'idée que l'ego disparaît avec la mort. Des sociétés entières, qu'elles soient judéo-chrétienne, musulmane, hindouiste, shintoïste ou autre, sont basées sur le principe de la négation de la mort : On (sujet indéfini) ne meurt pas, on va au paradis – ou en enfer- où on erre dans d'énigmatiques limbes en attendant une réincarnation, mais « on » ne meurt pas !

Ne nous voilons pas la face, le bouddhisme n'est souvent envisagé, certes superficiellement, que comme une échappatoire, avec l'amalgame courant et tout à fait erroné, entre la religion brahmanique dans laquelle rappelons-le a vécu Bouddha et le bouddhisme dont l'essence est philosophique.

Ainsi, pour l'immense majorité des gens, le bouddhisme, qui il est vrai est souvent érigé avec rites et mysticisme comme une religion, le bouddhisme donc n'est abordé que par le biais de la recherche d'une échappatoire à la mort, à savoir la réincarnation.

Bref, de tout temps la religion, quelle qu'elle soit, a toujours eu pour mission d'occulter la réalité de notre mortelle existence.

Bien sûr le rôle de la religion ne se limite pas à cela. En effet la religion a surtout pour finalité de justifier les rapports sociaux, en particulier de donner une place prépondérante aux chefs.

À cette fin et pour répondre à son but premier : occulter la mort, la religion met en place un panthéon plus ou moins accessible, plus ou moins bon ou terrifiant et qui apporte sous forme de dogme (évidemment) des réponses toutes faites aux questions angoissantes et

La bouddhophilie et les grandes questions de société

existentielles : pourquoi suis-je né, pourquoi dans cette condition, Pourquoi obéir à celui qui se présente comme étant mon chef, pourquoi tel malheur m'accable-t-il ?

Ainsi la religion a un rôle politique et social extrêmement important pour justifier des rapports de société et, il faut le dire, bien souvent pour présenter des récompenses ou au contraire des châtements pour ceux qui respectent ou pas le statut dans lequel on les a placés et dans lequel on les maintient.

En dehors de toute idée politique, l'analyse et la conclusion de Marx et Engels me semble tout à fait juste : La religion c'est l'opium du peuple.

Est-ce à dire qu'il faut bannir toute forme de religion, bouddhisme compris ?

Autant supprimer à un héroïnomane sa dose quotidienne ou interdire à un dormeur de rêver. Par contre, il est tout à fait envisageable de prévoir des cours de philosophies comme on donne des cours de religion et de morale. Bien évidemment, le travers c'est que les personnes chargées de donner de tels cours sont elles-mêmes aliénées par leurs croyances et le message transmis est forcément influencé par celles-ci.

C'est cependant mieux que rien.

La question que l'on est en mesure de me poser est

« Dans ce cadre, envisagez-vous votre conception comme la seule valable et la seule digne à enseigner ? »

En d'autres termes, ma conception est-elle au-dessus du lot et donc quelque part despotique ?

Comme tous ceux persuadés d'avoir la « vérité » (les despotes intellectuels), je dirais que oui, mais à la différence des autres, j'envisage et je fais partager la question.

La société actuelle est dominée par le matériel et dans l'ensemble les gens se détournent de plus en plus de l'aspect divin.

Ça c'est pour une analyse en surface.

En effet, à l'heure actuelle, le principe est toujours d'occulter les vraies questions, et en particulier le sens de l'existence. Comme de tout temps, la religion se met au service de la société, mais la religion change de visage. Maintenant la religion traditionnelle (chrétienne par exemple) ne fait plus recette, l'idée même de Dieu est estompée. La religion actuelle s'appelle consommation.

Elle a certes beaucoup de charmes et s'exprime au travers d'icônes qui n'ont rien de religieux : la publicité.

C'est vrai que l'amélioration du confort, l'occupation des temps libres : télévision, Dvd, PlayStation ou autre, alliée aux contingences matérielles pour se permettre le dit confort : travail et temps de déplacement laisse relativement peu de temps à l'individu pour se poser les questions existentielle. C'est la réponse de la consommation toute puissante : occuper l'esprit

pour ne pas lui laisser le temps de réfléchir à autre chose que ce que la société a décidé pour lui.

Mais une telle conception ne saurait être imperméable et à l'occasion d'un malheur, d'une perte de travail ou de la mort d'un proche par exemple, les questions existentielles refont surface. Cela laisse beaucoup de place à l'émergence de nouvelles formes de religion. L'individu étant habitué à son confort que la société lui accorde, il cherche dans la chose religieuse quelque chose qui réponde aux mêmes critères, par exemple de statut social. Il est évident que cette façon d'envisager la chose religieuse ne s'accorde pas nécessairement avec les religions traditionnelles, quoique parfois celles-ci aient un sursaut d'intelligence et adaptent leurs critères à ceux attendus. Mais de façon plus générale, cela va permettre l'émergence de petits groupes comme des sectes.

La sexualité

Avant d'aborder ce sujet, oh combien particulier, il faut d'abord situer (rappeler) la bouddhophilie en tant que philosophie et en tant que préceptes moraux plus que de religion. Il convient donc de faire une –certes brève et incomplète– analyse de l'aspect sexuel dans un système philosophique ou religieux de façon générale

Sexualité et religion

Avertissement préalable : Prise hors de leur contexte, certaines phrases qui suivent peuvent être très mal interprétées. Toute citation de celles-ci doit se faire en tenant compte du contexte, aucune autorisation n'est donnée pour en extraire une partie qui pourrait être présentée comme témoignage de ce qu'est la bouddhophilie

Voilà certainement un des sujets les plus tabous dans la plupart des religions et en tout cas dans les religions issues du judaïsme c'est à dire juive, chrétienne et musulmane.

Sigmund Freud a mis en évidence le désir sexuel comme moteur de la personnalité et Anna Freud, sa fille, a mis en évidence dans son livre « Le moi et les mécanismes de défense » la façon dont l'individu, en bute à une société qui considère le sexe comme « honteux », caché, change ses pulsions sexuelles pour les rendre socialement plus ou moins acceptables.

Si l'individu parvient à socialiser ses pulsions, alors il a un comportement acceptable, s'il n'y parvient pas il est « troublé » et peut se replier sur lui-même ou au contraire s'extravertir, au besoin devenir un danger pour la société.

Pourquoi aborder cet aspect ?

Que constate-t-on dans la plupart des religions théistes ?

La bouddhaphilie et les grandes questions de société

La sexualité est absente, niée. Tout au plus accepte-t-on qu'elle est (presque) un mal nécessaire à la reproduction de l'espèce.

Qu'est-ce à dire : Que les promoteurs, ceux à l'initiative et ceux qui perpétue une religion donnée sont sexuellement épanouis ?

Certainement pas.

Au travers de nombreux exemples et analyses les sciences humaines ont montré à suffisance que l'individu qui ne sait pas assumer sa sexualité peut transcender ses pulsions inassouviées en autoritarisme.

Ici il convient de faire la distinction entre deux types d'individus ayant du mal à assouvir leur sexualité : Ceux qui sont impuissants et ceux qui n'ayant pas pu surmonter leurs problèmes avec les personnes du sexe opposé principalement, en sont arrivés à nourrir de la rancœur et même de la haine pour les personnes de ce sexe ou pour les personnes de leur sexe épanouies sexuellement.

La sublimation de leur énergie sexuelle passant par l'autoritarisme, certaines ont consacré toute leur vie à édicter des principes d'autorité, des justifications de droit divin de celles-ci et ...le rabaissement ou même la négation du sexe opposé quand ce n'est pas de la mutilation comme dans le cas de la clitoridectomie.

N'ayons pas peur de le dire, ce sont surtout des hommes qui sont tombés dans de tels travers.

Concrètement, comment cela se manifeste-t-il ?

Dans les systèmes religieux érigés sur cette base, seuls les hommes ont le droit de représenter le principe divin, appelons celui-ci du terme latin « deus ». Des plus hauts représentants à parfois ceux tout en bas du système, aucun ne peut partager sa vie, vivre sa passion pour une femme. Le célibat est la règle. Dans certaines religions, la négation de la femme va encore plus loin. Ainsi dans l'islam chaque homme participe à la chose divine (chacun est une part de dieu) et ce dieu a créé la femme pour le servir. Le raccourci est vite fait : la femme n'est pas un être en soi, elle a été créée pour servir dieu et dieu fait partie de chaque homme, donc la femme a été créée pour servir l'homme. Édifiant non ?

À travers l'histoire des religions on voit que le rôle de la femme est souvent un rôle de service, bien heureuse si elle peut prétendre au paradis de l'homme, ce qui n'est pas le cas dans toutes les religions.

L'image véhiculée de la femme est à la hauteur de cela : elle incarne le péché, elle est à l'origine de la faute de l'homme. Ce n'est pas l'homme qui doit se sentir coupable, c'est la femme la vraie responsable de la faute de l'homme !

Comme les tenants de l'autorité religieuse ignorent pratiquement tout de la femme qui a leurs yeux ne peut pas penser comme eux, ne peut pas enseigner la loi divine comme eux, ne peut pas être humaine comme eux, la femme est souvent niée, elle n'incarne même pas le mal car alors il faudrait la combattre, se mesurer à elle, la présenter comme une rivale ce qui quelque part la reconnaîtrait.

Non la femme n'est elle-même que le jouet d'entités (viriles) représentant le mal. Même dans son rôle de pécheresse, l'existence de la femme en tant qu'être est niée.

Même dans certaines pratiques du bouddhisme la femme n'est pas reconnue en tant que telle, en tant qu'être humain à part entière. Il suffit pour s'en convaincre de lire certains préceptes, droits et obligations des moniales (bhikkhunis) et de les comparer à ceux des moines (bhikkhus) ! Autorité, quand tu nous tiens !

Sexualité, bouddhisme...

Pourtant dans la philosophie des bouddhas il en est tout autrement. D'abord certains bouddhas ont été (et sont) des femmes. Cela explique peut-être la confusion de certains qui ont mal interprété le message reçu et considéré les bouddhas femmes comme des avatars féminins du Bouddha.

Le principe fondamental du bouddhisme, la conscience éveillée, ne dépend ni du sexe, ni de la race ni de l'âge. Bien au-delà que la simple acceptation de la femme comme un être humain semblable à n'importe quel autre, une branche du bouddhisme préconise de dépasser la conscience ordinaire de son être à travers des relations sexuelles particulièrement intenses. On est ici à l'antipode de l'image de la femme dans les religions occidentales ou du Proche Orient Ici l'acte sexuel, loin d'être condamné est un support possible dans sa recherche de connaissance. Pour ce que j'en sais ce dépassement de sa conscience à travers la relation sexuelle est autant accessible à l'homme qu'à la femme.

La place de la femme dans la philosophie bouddhiste, en dehors de quelques écoles particulières (nul n'est parfait) n'a rien d'extraordinaire, elle ne représente pas un quelconque mystère pas plus qu'un idéal, finalement il faut l'admettre la femme n'est jamais que l'égale de l'homme et tout comme lui elle fait partie de la race humaine, simplement et platement.

Néanmoins cette égalité souffre d'une petite exception que les rapports homosexuels rendent de plus en plus tenu, celle de l'attrance physique. J'en parle plus loin dans mes « réflexions en vrac »

Ainsi ce chapitre consacré au bouddhisme et à la sexualité dépasse de loin le simple cadre des rapports homme-femme ou homosexuels

...et bouddhophilie

Rappel : La bouddhophilie admet que les rapports homme/femme sont différents dans la mesure où le sexe et les caractères issus de ceux-ci (sexuels secondaires : barbe, seins) sont différents. Au point de vue relationnel cela peut entraîner une différence de considération quoique cette différence dans la façon de considérer l'autre se retrouve au sein de personnes du même sexe en ce qui concerne les homosexuel(le)s, mais ni l'un ni l'autre ne doivent considérer leur sexe comme leur apportant des privilèges ou un quelconque ascendant sur l'autre. En résumé, en fonction de sa sexualité et de ses sentiments une certaine attrance est naturelle mais hommes et femmes sont égaux.

La bouddhaphilie et les grandes questions de société

En toute circonstance, que ce soit par rapport aux personnes de son sexe ou de l'autre, que l'on soit hétérosexuel, homosexuel, onaniste ou même sadomasochiste, les principes prévalant dans les relations interpersonnelles sont toujours le respect et l'empathie. (déjà cité dans les commentaires de la charte de la bouddhaphilie)

Dans cette optique, les relations sexuelles et la façon de les mener doivent répondre au principe suivant :

Chacun vit sa sexualité comme il l'entend dans la mesure où celles-ci se déroulent entre adultes consentants et vise l'épanouissement des partenaires.

Dans ce principe se cachent quand même plusieurs valeurs fondamentales.

D'abord la liberté sexuelle, celle du choix du partenaire comme celle de la pratique sexuelle. Si un couple s'épanouit dans des relations sadomasochistes, pourquoi pas.

Entre adultes : un des grands problèmes qui est apparu au jour mais qui a existé de tous temps est la pédophilie. Cette pratique est d'autant plus sournoise que souvent y ont recours des personnes à la sexualité bridée : Célibataires par obligation, prêtres, personnes frustrées par une chape de plomb ou anciennes victimes.

Consentants : ici se manifeste un des principaux principes bouddhaphile, celui du respect. Pour reprendre l'exemple ci-dessus, les relations sadomasochistes, si celles-ci sont tout à fait acceptables entre personnes consentantes, il en est tout autrement entre un bourreau et une victime non consentante. De façon plus générale, sont exclus tous types de viols même moraux, même entre personnes au départ consentantes. Ici se pose la délicate question des relations vénales : une personne qui accepte certaines pratiques contre paiement est-elle consentante ? En fonction des circonstances la réponse peut être oui ou non (voire réflexions en vrac)

l'épanouissement des partenaires : Toute la dimension égalitaire de la sexualité est ici. Des pratiques sexuelles qui se font exclusivement ou principalement au détriment de l'autre, même s'il/elle est consentant(e) doivent être améliorées. Nul homme ne peut se mettre dans la peau d'une femme et nulle femme ne peut se mettre dans la peau d'un homme (limite de l'empathie) : Il est évident que le vécu corporel est différent d'un sexe à l'autre. Si la jouissance de l'homme est facile à constater (et encore...) : l'éjaculation, celle de la femme est beaucoup plus complexe et de l'expérience que j'en ai (en tant qu'homme) elle est même complexe d'une femme à l'autre dans ce sens où toutes ne semblent pas en donner la même définition et visiblement n'en ont pas le même vécu. Ces considérations sortent du cadre de ce livre mais je crois bon de les rappeler.

Ceci étant bien entendu, une bonne et saine pratique sexuelle ne peut faire que du bien (dans plusieurs sens du terme). Pourquoi la proscrire ?

Exit donc l'abstinence sexuelle prônée par des religions dominée par des impuissants ; quand ce n'est pas des pervers hypocrites et incapables d'assumer sainement leurs pulsions naturelles !

Dimension politique

Le principe de l'éveil a-t-il une dimension politique ?

Mon premier réflexe est de dire : ni plus ni moins que n'importe qu'elle religion, c'est à dire : Évidemment !

Mais la plupart des religions théistes¹ prétendent ne pas faire de politique : Elles se contentent de glorifier un pouvoir absolu : celui de Dieu ou des Dieux et une soumission absolue à ses lois. En même temps elles donnent une dimension divine au pouvoir en place et justifient sa position et celle des tenants du pouvoir, mais :

- Refuse d'admettre faire de la politique
- Prône un chef suprême et absolument indiscutable
- A une organisation très hiérarchisée
- Exige une soumission absolue, par la force si nécessaire.

Ces différentes facettes communes à beaucoup de religions font que le modèle politique est de droite et largement d'extrême droite. Il suffit, s'il faut une preuve de plus, de constater que les mouvements de cette mouvance se réfèrent souvent à la religion et à la volonté divine pour justifier de leurs exactions.

Dans le bouddhisme, l'homme est la dimension de base et est au bout du compte seul face à lui-même. Il n'y a pas de supériorité, ni de race ni de hiérarchie. Chacun est responsable de ses actes et responsable par rapport à ceux qui l'entourent, qui dépendent des lui et qui lui font confiance. En vertu de cela, il n'est donc pas faux de dire que le bouddhisme se situe à gauche, et pour être plus précis, on peut même dire que le bouddhisme est anarchiste, du moins dans l'acceptation du sens de ce mot comme « chacun est responsable de ses actes et chacun est en devoir de respecter l'autre en tant qu'égal » (voir la question précédente : «Comment se situer face aux grands débats de la société »).

Il n'est peut-être pas inutile ici de développer cet aspect particulier.

Prétendre que le bouddhisme est anarchiste ne peut pas être dit à la légère. Il faut prendre le mot dans son acceptation originale, étymologique qui est que chacun se situe à un même niveau de pouvoir, sans possibilité d'imposer le sien aux autres ni d'accepter la main mise d'autres sur soi et par conséquent sur les autres.

¹ Théiste : Qualifie une façon de penser qui place un ou plusieurs dieu(x) à l'origine du monde. Pratiquement toutes les religions sont théiste, le bouddhisme ne l'est pas : il n'y a aucun dieu dans le bouddhisme.

La bouddhophilie et les grandes questions de société

Trop souvent, le terme « anarchisme » est pris dans un sens péjoratif, négatif et l'image qu'il véhicule est celle de nihilistes n'ayant aucun respect pour la vie des autres ou encore ce terme qualifie le désordre et le chaos.

C'est bien sûr l'image donnée par le pouvoir, qu'il soit de droite ou de gauche, jaloux de ses prérogatives. Si chacun prenait ses responsabilités et n'acceptait que de façon critique l'emprise de ceux-là mêmes qui exercent le pouvoir, ces derniers devraient justifier de leurs actes et de leur représentativité (dans le meilleur des cas) de ceux qui les ont mis en place.

Néanmoins, le sens des responsabilités prôné par le bouddhisme ne se limite pas à l'aspect – très restreint- de la politique. En effet, il y a aussi une responsabilité au niveau économique, et bien sûr social, mais il convient même d'aller plus loin et de ne pas négliger d'autres niveaux de pouvoir, tel celui du parent face au fils ou à la fille, de l'adulte face à l'enfant, de l'expérimenté face au novice, de l'homme dans ses rapports avec les autres, du plombier face à celui dont le robinet fuit, de celui qui sait par rapport à celui en recherche.

Tout ceci pour bien exprimer que ce que je dis ici n'est pas que tout le monde a des responsabilités identiques, mais bien que si les niveaux de pouvoir sont différents cela ne doit pas empêcher d'estimer chacun avec les mêmes droits et avec la même considération.

Chacun a droit au respect mais a tout autant le devoir de respecter les autres.

Et le bouddha dans tout ça ?

Cet éclairage sur l'aspect politique semble nous avoir éloignés de l'éveil. Le bouddha, c'est à dire l'homme éveillé à la connaissance, où se situe-t-il dans tout cela ?

J'ai tendance à dire : « nulle part ».

Le bouddha, le vrai, pas celui qui se glorifie d'un titre, ne se sent pas concerné et reste donc en dehors de tout système de valeur sociale. En effet la société, ne l'oublions pas, se situe au niveau du monde des apparences.

Pour bien insister sur ce que je dis et comme la société a besoin de valeurs et de références auxquelles se raccrocher, je placerais le bouddha sur l'échelon le plus bas (ou presque), et par là même je reconnais la supériorité du paria sur le bouddha, et je le mettrais aussi juste au-dessus de l'échelon le plus haut, le chef d'état ou religieux. Bien sûr pas dans une sphère divine. Cette place et cette hiérarchisation me semblent être à même de répondre aux attentes de la société par rapport à un individu éveillé.

Mais le bouddha a un autre niveau. En effet, derrière cet état particulier de connaissance, il y a aussi un homme –ou une femme- avec sa vie privée, sa vie professionnelle et donc bien sûr son statut social. En tant qu'éveillé il est absolument libre de toute contrainte, de toute valeur morale. En tant qu'homme, il vit dans une société –et il ne doit pas s'en éloigner selon moi – et est donc tributaire des valeurs véhiculées par celle-ci. L'homme est concerné par le monde qui l'entoure.

Si l'éveillé n'a pas de mission, et pas de leçon à recevoir de personne, ni de moi, ni d'autres, la vacuité de toute recherche me semble devoir le pousser à au moins modérer toute ardeur

La bouddhaphilie et les grandes questions de société

extrémiste, en particulier au niveau de la recherche d'élite, et l'état de bouddha ne dépendant pas du statut social, tous les êtres humains doivent, en qualité de bouddha potentiel, être considéré sur un même pied.

Une chose fondamentale distingue l'éveillé de n'importe quel autre chef religieux : Comme ceux-ci en effet prétendent agir pour le compte d'un ou de plusieurs dieu(x), en cas de problème particulier, de situation non conforme ils se réfugient derrière le dogme de la toute-puissance divine : « C'est la volonté de Dieu » ou encore « Les voies du Seigneur sont impénétrables », « C'était écrit ».

Rien de tel chez l'éveillé qui a pris conscience de la nature profonde de la réalité et qui sait que la réalité derrière la réalité n'est pas ce qu'elle semble. Aussi ayant conscience de la relativité du monde qui l'entoure, il fait le choix (en général) d'agir sur cette relativité pour le bien de l'humanité. Il ne peut en aucun cas se réfugier derrière une quelconque entité spirituelle (Dieu) pour justifier ni de ses actes ni de ses propos, ni... de l'état de l'univers qui l'entoure.

Réflexions en vrac

Famille et méditation : Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de resituer le couple et la famille dans la normalisation de la société. La cellule familiale est la cellule de base de nos sociétés. Au sein de celle-ci va se développer toute une série de rapports, d'acceptation de limites, de respect et de hiérarchie qui vont conditionner l'ensemble des rapports des individus entre eux. La normalisation de la famille passe par toute une série d'éléments aussi divers que l'éducation des enfants, les rapports affectifs, les relations avec les voisins et le monde extérieur, la publicité télévisée et le choix des programmes, l'organisation de la journée et le place dévolue à chacun et la justification de celle-ci par exemple religieuse.

Si le couple offre beaucoup d'avantages à l'individu, il est bon pour ce dernier de se ménager des temps propices à la réflexion.

La normalisation du couple dans notre société est telle que l'individu célibataire a souvent pour principale préoccupation de combler ce qui est ressenti comme un vide, et va donc consacrer une part excessivement importante de son énergie à rechercher un ou une partenaire. Soulignons que je parle bien, ici de normalisation, ce qui n'empêche pas certaines personnes seules de trouver leur équilibre.

Je pense qu'il est important pour ceux intéressés par une recherche personnelle de pouvoir se ménager des moments particuliers de réflexion. Dans les pratiques orientales, ces moments particuliers ont un nom : c'est la méditation.

Conclusion : En ce qui concerne l'aménagement de moments particuliers dans sa vie de tous les jours, on se trouve dans une situation défavorable au niveau du retour sur soi, de la réflexion de fond : soit on est enfermé dans un couple avec les préoccupations et le train-train quotidien et bien sûr la limitation de son propre épanouissement que constitue le fait de devoir composer avec l'autre, soit on est en recherche d'un (une) partenaire ce qui occupe l'esprit et le détourne d'un retour sur soi, sans oublier les contingences matérielles qui sont aussi présentes. Il est donc important de faire la démarche volontaire de se ménager des intervalles entre ses préoccupations habituelles

Le coup de foudre : C'est quelque chose de très romantique et de très culturel. Pour moi le coup de foudre est un cadeau que l'individu se fait à lui-même et n'a rien à voir avec l'amour.

Qu'est-ce que le coup de foudre ? Tomber éperdument amoureux d'une personne qu'on a rencontré une fois et qui fait sur la personne qui en est « victime » un effet immédiat qui fait que tout de suite elle en tombe (la personne) amoureux(se). L'effet est aussi subi que la foudre qui frappe, d'où son nom. C'est très romantique. Idéalement le coup de foudre est réciproque mais ce n'est pas nécessairement le cas.

Un homme (ou une femme peu importe) rencontre une personne dans des circonstances ordinaires ou par hasard. Sans la connaître le moins du monde, il marque l'arrêt, se sent porté aux anges ou tout simplement comprend instantanément que cette personne est faite pour lui. C'est le coup de foudre. Irréfléchi, non voulu, non cherché mais les faits sont là, immédiatement il sait qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Si c'est réciproque cela abouti vite au mariage.

C'est pas joli ?

Qu'en penser ? D'abord que le coup de foudre existe effectivement, mais au-delà quelle analyse peut-on en tirer ? Une personne en rencontre une autre. Elles ne se connaissent pas et l'une des deux ou les deux sent brusquement tout son être vibrer. C'est une sensation purement personnelle, un sentiment égoïste qui ne tient pas compte de la réalité. Les couples ainsi et vite formés vont petit à petit devoir apprendre à se connaître, à devoir s'accepter non pas comme ils ont idéalisé l'autre, mais comme la vie de tous les jours les fera se connaître. Très vite ou au bout de plusieurs années, la vie quotidienne va inmanquablement rattraper la réalité. Du piédestal éblouissant sur lequel on plaçait l'autre, celui-ci va apparaître tel qu'il est. Souvent la première réaction sera une réaction de refus, de ne pas admettre l'autre tel qu'il est mais de continuer à l'enfermer dans l'image qu'on lui a donnée.

Parfois il y aura refus pur et simple d'admettre la réalité. Combien de fois n'entend-on pas dire quelque chose comme « Tu n'as pas besoin de m'aimer, je t'aimerai pour deux », summum de l'égoïsme d'un être seulement intéressé par lui-même et qui considère l'autre comme son jouet à qui il peut prêter le rôle qu'il veut.

La jalousie : Elle s'inscrit dans la même logique que le coup de foudre, mais on peut être jaloux sans avoir éprouvé le coup de foudre. Ici aussi, l'élément dominant c'est le manque de rationalisation lié à un sentiment d'appartenance de l'autre. Ce sentiment d'appartenance peut aller jusqu'au refus d'admettre que l'être aimé, sa chose, puisse ne plus être sa propriété et pour empêcher cela, la jalousie peut aller jusqu'au meurtre.

Pour moi il s'agit ici aussi d'un sentiment purement égoïste : l'enfant trop gâté ou élevé dans l'idée que les êtres comme les choses peuvent avoir un propriétaire avec parfois le modèle parental comme exemple, devenu adulte garde à l'esprit cette idée de possession, parfois d'appartenance – parce que la jalousie peut ici se faire dans le sens de vouloir continuer à être la propriété de son partenaire-.

Dans le processus de la jalousie, la place de l'autre est niée, seul importe son sentiment. Ici aussi il s'agit, en lui donnant une couverture noble : tout faire pour garder/récupérer l'être aimé, d'une manifestation de l'égoïsme de l'individu.

La fidélité : Voilà sans doute la façon la plus respectueuse de considérer l'autre en tant que personne mais aussi celle qui demande le plus de nuances. Pour moi la fidélité se situe à deux niveaux et pour illustrer mon propos je vais prendre une comparaison. Cela permet d'avoir un certain recul (le lecteur ne se sent pas impliqué en fonction de ses propres conceptions) et de mieux comprendre l'essentiel de ce que je veux exprimer.

La comparaison est celle du chien.

Quand considère-t-on qu'un chien est fidèle ?

- Est fidèle le chien qui est enfermé dans la propriété de ses maîtres. Il ne peut ni sortir ni rencontrer d'autres chiens que ceux avec lesquels leurs maîtres le mettent en contact. Au pire le chien est enfermé dans une cage ou enchaîné.

Dans le couple la conception de la fidélité peut être la même : la personne considérée peut se sentir enfermée dans son couple. Bien sûr les limites de la propriété sont différentes : il y a les relations de travail, les voisins, la famille. Mais l'esprit est bien là. La personne est fidèle parce que tout simplement elle-même (à la différence du chien) ou son partenaire ou les deux ont mis en place un système de rempart qui les protègent de toute tentation extérieure.

- Est fidèle le chien qui n'est pas enfermé dans une propriété mais qui peut quitter celle-ci et qui choisit d'y revenir, quand bien même c'est pour des contingences matérielle (la bouffe).

Dans le couple cette conception de la fidélité est open : l'autre bénéficie de sa vie, avec bien évidemment des contraintes liées à son engagement, mais la vie de l'autre n'est pas contrôlée par l'individu considéré, pas plus que la sienne ne l'est pas par l'autre. Si l'autre est fidèle, c'est par choix et pas par obligation. Ce système a le gros inconvénient qu'il n'y a pas de sécurité : l'autre qui garde sa liberté de personne humaine peut à un certain moment décider de quitter son/sa partenaire tout simplement parce qu'il/elle trouve son couple trop étouffant ou tout simplement ne lui apportant plus ce qu'il/elle estime en mesure d'en attendre. C'est aussi valorisant : on sait que l'autre choisit en permanence de rester fidèle. Cette conception du couple open oblige chacun des partenaires à devoir être attentif à l'autre au risque de le/la perdre. A l'inverse de la jalousie qui considère l'autre comme sa propriété en empêchant autant que faire se peut son épanouissement, la conception open exige des efforts de chacun pour garder l'autre. L'avantage est qu'elle est épanouissante pour chacun.

Les relations privilégiées : Soyons clair, Dans la vie professionnelle et de tous les jours, les rapports entre personnes doivent être des rapports égalitaires. L'important est ici moins de s'en persuader que de l'intégrer et ceci que ce soit par rapport aux personnes du même sexe ou de l'autre.

Mais à l'occasion de certains rapprochements, qui peuvent être les mêmes pour les hommes et pour les femmes, certaines circonstances nous amènent à considérer différemment ces rapports. Disons le tout de suite hommes et femmes ont des attentes ou des demandes semblables.

Mais certains hommes ont une place particulière dans la vie d'une femme et certaines femmes ont une place particulière dans la vie d'un homme.

- Il y a d'abord le/la partenaire, « son homme » ou « sa femme » (comme si il/elle nous appartenait !), qui a droit au respect en fonction des engagements qu'on a pris avec. Ici il s'agit d'engagement personnel, ce que le mariage ne nuance pas beaucoup (tout au plus a-t-on le choix de passer à l'église ou pas après l'engagement civil).

Ce n'est pas de mise mais selon moi le couple doit être conscient des réalités de la vie : Apprendre à connaître l'autre prend des mois, des années et il faut prendre des engagements en fonction d'un avenir que ni l'un ni l'autre ne connaissent. Dans la Rome antique, certains mariages se concluaient pour une période de deux ans. À la fin de cette période, le couple

confirmait ou infirmait son union. Aujourd'hui le divorce relativise lui aussi le mariage et de fait énormément de couple divorcent, bien plus de cinquante pourcent dans certains pays. Est-ce à dire que les couples sont plus volages ? Peut-être. Peut-être aussi, cela signifie t'il tout simplement que dans certains pays ou à certaines époque une chape de plomb recouvre le mariage et que finalement le divorce est une expression de la liberté. Je ne veux pas faire l'apologie du divorce mais force est de constater que celui-ci est de plus en plus fréquent. Alors pourquoi ne pas plutôt instaurer un système semblable à celui des Romains et conclure systématiquement des mariages à l'essai pour une durée de deux ou trois ans et au bout de cette période de confirmer l'union. Cela permettrait en outre de planifier mieux sa vie de couple, en prévoyant par exemple de ne pas avoir d'enfant avant la confirmation. Au niveau du logement, cela offre aussi l'avantage que les choses doivent être bien établis : ou le couple n'envisage pas d'être propriétaire avant la confirmation, ou les engagements pris sont précis : L'un ou l'autre achète ou reçoit la propriété, ou les parts sont clairement établies mais chacun est conscient que le mariage est conclu « à l'essai ». Dans le cadre de la législation actuelle, ce type de mariage n'est pas de mise. Dès lors je pense que l'union libre pendant deux ans avant le mariage est une bonne façon de mettre en pratique ce principe. D'autant que dans beaucoup de pays celle-ci est de plus en plus reconnue. Attention cependant qu'il s'agit bien de vivre ensemble pas de « sortir ensemble » ce qui n'a pas les mêmes contraintes

- Ensuite il y a les relations passagères. Dans le cadre d'un couple open, il peut exister la possibilité de relations sexuelles ou sentimentales en dehors du couple. Cela signifie qu'un partenaire peut succomber de temps en temps au « charme »² de l'un(e) ou l'autre. La même chose peut se passer dans un couple fermé mais alors les conséquences risquent d'être désastreuses.

Celui ou celle qui reste enchaîné n'est pas fidèle ou du moins il n'en sait rien. La fidélité dans le couple open est à considérer comme un choix conscient. Celui/celle qui est fidèle a fait son choix et, qu'il/elle fasse des écarts ou pas, il décide de revenir auprès de l'être qu'il a choisi. Les relations sont donc conscientes et réfléchies.

Le principe du respect est à plusieurs niveaux ici. Ce qui vient immédiatement à l'esprit, c'est le respect de la personne « trompée ». Il est évident que les sentiments existent et que l'infidélité passe souvent pour une trahison. Néanmoins le respect passe aussi par celui qui fait l'infidélité. Les raisons de celle-ci peuvent être de différents ordres et selon la catégorie, le respect de la personne « trompée » peut être différent.

Ici il est possible d'envisager toute une série de cas possibles et chacun y apporte ses réponses. Il n'est pas impossible cependant d'y réfléchir à l'avance et d'envisager plusieurs cas, à vous d'y apporter les réponses les plus pertinentes, par exemple :

Prenons le cas classique du couple qui ne s'entend plus

Prenons le cas de l'individu qui se pose des questions

² Charme : quel mauvais terme qui à l'origine est à rapprocher du mot sort ! Excluons toute forme de mystère et prenons le mot charme dans le sens d'attirance particulière

La bouddhaphilie et les grandes questions de société

Prenons le cas de celui/celle qui veut se venger : dans ce cas la relation hors couple est vécue sous un angle négatif et ne vise qu'à faire mal, voire détruire l'autre

Prenons enfin le cas de l'attirance immédiate et passionnée : le coup de foudre hors couple: celui-ci peut entraîner des relations sentimentales et sexuelles, mais une fois le feu de la passion passé, une fois l'aspect magique passé il importe de revenir les pieds sur terre

Enfin le respect doit aussi passer par la tierce personne qui, parfois à son insu vient s'immiscer dans la relation d'un couple : cas de fausses promesses type « je compte divorcer » alors que le mari/la femme n'en a aucune intention mais se sert de son/sa nouveau/elle partenaire soit comme exutoire soit tout simplement pour se prouver quelque chose ou encore, c'est le cas qui me semble le plus justifiable, parce que l'occasion s'est présentée.

La prostitution : Grand tabou de notre société aux mœurs si ouvertes, la prostitution continue trop souvent à être niée. Elle n'a dans la plupart des cas aucun cadre légal ce qui fait bien le jeu de ceux qui en profitent. Si la prostitution était reconnue, ses travailleurs/travailleuses pourraient revendiquer certains droits. Au lieu de cela la clandestinité plus ou moins affichée dans laquelle on l'enferme permet tous les abus, toutes les dégradations possibles et soumet ses victimes à une considération pour le moins dégradante, les laissant sans défense aux mains de leurs proxénètes.

Celles-ci sont pour l'immense majorité des femmes même si des réseaux de prostitués existent aussi. Le lecteur considérera l'emploi du féminin comme une marque de reconnaissance de cette majorité de femmes ou de filles et adaptera aux hommes qui sont victimes de ce genre de réseaux

Dans le cadre de la prostitution il convient d'être clair (ce qui n'est pas souvent le cas) et de faire preuve de distinction. Si une femme (un homme) aime à se servir de son corps tout en tirant des profits qu'ils soient occasionnels ou substantiels, pourquoi pas. Mais la réalité de la prostitution ce n'est pas ça. La réalité de la prostitution c'est que le corps de la femme (de l'homme) devient le gagne-pain d'autres personnes. Et ici plus question de respect, de liberté ou de choix. Il s'agit ni plus ni moins que d'esclavagisme.

À ce niveau en particulier je crois que reconnaître un véritable statut aux prostituées ne peut être qu'un bien. Bien sûr se pose une (fausse) question morale au niveau de la nation : l'état devient un « souteneur » de plus, mais au moins de telles personnes auraient un statut reconnu et donc des droits. Refuser cela, c'est vouloir tourner la tête pour ne pas voir un phénomène de la société particulièrement sordide. Se détourner ou fermer les yeux n'empêche pas la réalité d'exister.

Je ne crois pas inutile ici de rappeler une pratique relativement peu admise ou connue du grand public. Les proxénètes sont tellement bien organisés que lorsqu'un de leurs « instruments de travail » entendez une prostituée, se sauve pour échapper à leur emprise, il existe des réseaux internationaux d'agences de détectives privés spécialisés pour les rechercher, les retrouver et les remettre, je dirais pieds et poings liés, aux mains de leurs proxénètes.

La bouddhophilie et les grandes questions de société

Il n'est pas question ici de choix, de liberté ni de respect de la personne. Il s'agit bien d'esclavagisme et il est bon de temps en temps de le rappeler ou de le dénoncer.

Conclusions : si je m'accorde le droit d'avoir des relations sentimentales et sexuelles hors couple, puis-je prôner des pratiques contraires ? Ce n'est pas dans mes intentions, puisque je rappelle le principe de congruence³. Maintenant il convient de mettre des repères, des garde-fous qui sont d'origine morale.

L'individu éveillé n'est pas limité en soi par la morale ni le « Qu'en dira-t-on » mais par les règles qu'il s'est lui-même imposées et par le respect de lui-même et du monde qui l'entoure (ici on revient quand même à un principe de morale).

L'avantage d'une pratique sexuelle qui n'empêche pas certains excès permet justement d'en limiter d'autres.

Une pratique sexuelle régulière et bien vécue, qu'elle soit hétéro ou homosexuelle ou masturbatoire permet d'éviter des pratiques intolérables : la pédophilie et plus largement la disproportion d'âge, le viol et l'abus dont le sadisme (avec victime non consentante). Bien entendu dans la pratique sexuelle comme à tous les niveaux le respect est une notion fondamentale. Exit donc toute pratique qui contraint l'autre contre sa volonté, à commencer par le viol et ensuite la prostitution forcée. Insistons aussi sur un effet pervers de l'acceptation de l'un des partenaires de la domination de l'autre : cela devient un abus à partir du moment où les limites du partenaire en font une victime forcée et plus un(e) complice

Les mal-comprenants :

Certains vont critiquer le bouddhisme de façon générale et plus exactement sa compréhension non pas suite à une quelconque analyse, mais bien suite à leur propres partis pris en particulier leur propres croyances qu'ils placent au-dessus de tout y compris de la moindre approche intellectuelle.

Pour ce genre d'individu qui entend parler de la possibilité d'atteindre l'éveil, la vraie question est : « Y a-t-il possibilité pour lui d'élaborer un schéma de pensée apte à conduire à l'éveil, puisqu'il est dans son monde de préjugés et d'idées préconçues ? »

Dite dans un langage populaire et direct cela peut être formulé ainsi : **Oui ou non est-il con ?**

J'utilise à escient le mot « con » car il est bien intégré dans tous les milieux francophones et signifie bien les limites de la compréhension. Nul doute, malheureusement que ce genre d'individus sont légion, et s'il y a une unique forme de racisme que je peux admettre, c'est

³ Congruence : Se dit d'une personne dont le comportement est en accord avec son discours, la congruence peut se résumer ainsi : « Je le dis et je l'applique » ; l'inverse de la congruence peut être résumé ainsi : « Faites ce que je dis, pas ce que je fais »

La bouddhaphilie et les grandes questions de société

bien celle qui concerne ces gens persuadés de leur « bonne » raison et de leur « bonne » foi et qui se ferment hermétiquement à tout dialogue, à toute ouverture d'esprit.

Si bien peu de personne au bout du compte (au bout de la réflexion) peuvent effectivement atteindre l'éveil de leur conscience, chaque individu doté de réflexion, d'esprit logique, critique et d'ouverture a la possibilité d'aller dans le sens d'une plus grande prise de conscience, de sortir de son nombrilisme culturel.

Encore faut-il accepter certaines remises en cause. Sont donc exclus cette part de l'humanité qui ne se distingue ni par le sexe, ni par la couleur de peau ou des cheveux, ni par la religion ni par la langue ni par la culture : les cons.

Je tenais à terminer ce livre sur cette exclusion pour laquelle je refuse tout débat, qui ne pourrait être que stérile. Mais ne vous sentez pas trop vite choqué : si vous êtes arrivé jusqu'ici, c'est que vous n'en faites pas partie !

Soyez quand même gentil avec ceux qui vous entourent, ce n'est pas entièrement de leur faute.

